

**L'exposition phare du Mémorial
de la Shoah du 13 novembre 2013
au 28 septembre 2014**



Groupe d'hommes juifs ôtant leur chapeau devant le photographe allemand. Ghetto de Varsovie, été 1941. Photo: Willy Georg. © United States Holocaust Memorial Museum.

REGARDS SUR LES GHETTOS

**Pour la première fois en France,
près de 500 photographies
peu connues des ghettos sont
exposées au Mémorial
de la Shoah.**

**Photographes juifs, soldats
allemands, propagande nazie... :
une exposition aux regards
pluriels.**

Contact presse

Heymann, Renault Associées
Sarah Heymann, Lucie Cazassus
Tél. : 01 44 61 76 76
Fax : 01 44 61 74 40
l.cazassus@heyman-renoult.com
www.heyman-renoult.com

Claire Jeandel
Tél. : 01 53 01 17 39
claire.jeandel@memorialdelashoah.org

SOMMAIRE

Communiqué de presse	p. 4
3 questions aux commissaires	p. 5
Introduction	p. 7
Les photographes juifs dans les ghettos	p. 8
Les photographes de propagande nazie	p. 13
Révéler le Juif, le ghetto dans l'objectif nazi	p. 14
Les soldats allemands : photographes amateurs	p. 18
L'authenticité des images	p. 23
Autour de l'exposition	p. 25
Informations pratiques	p. 28

COMMUNIQUE

DE PRESSE

le 12 novembre 2013

Cette exposition a été réalisée par le Mémorial de la Shoah.

Commissariat scientifique

Daniel Blatman, professeur au département d'histoire juive et de la communauté juive contemporaine à l'Université hébraïque de Jérusalem.

Commissariat général

Sophie Nagiscarde,
Marie-Edith Agostini assistées
d'Anne Bernard, Mémorial de la Shoah

Scénographie

Ramy Fischler

Création graphique

Ericandmarie

Recherches et documentation

Sophie Nagiscarde, Marie-Edith Agostini, Anne Bernard, Mémorial de la Shoah, Jean-Yves Potel, Lior Smadja.

Textes

Daniel Blatman, Judith Cohen, directrice de la Section photographies au Musée du Mémorial de la Shoah à Washington, Daniel Uziel, directeur du département photographie à Yad Vashem et professeur à YV International School for Holocaust Studies, Johann Chapoutot, maître de conférences en Histoire contemporaine à Grenoble II, membre de l'Institut Universitaire de France, Simon Perego, attaché temporaire d'enseignement et de recherche à Sciences Po Paris, Sophie Nagiscarde, Marie-Edith Agostini.

Les textes du dossier de presse sont extraits des textes de l'exposition rédigés par Daniel Blatman, Johann Chapoutot, Judith Cohen, et Daniel Uziel.

L'invasion de la Pologne en septembre 1939, marque le début de la Seconde Guerre mondiale. Dans les territoires annexés à l'Est, l'armée allemande rassemble les habitants juifs dans des ghettos très vite surpeuplés et insalubres. Un nombre considérable de photographies de ces ghettos est conservé aujourd'hui à travers le monde dans des centres d'archives ou chez des collectionneurs privés. Que sont ces images ? Propagande ? Témoignage ? Dénonciation pour l'Histoire ? Les réponses sont en partie données par le contexte de leur réalisation, les personnalités de leurs auteurs et bien sûr dans la lecture précise des clichés.

Le « temps des ghettos » est considéré comme la première étape du processus génocidaire de la population juive d'Europe centrale. Ils furent liquidés en 1942-1943 et leur population conduite vers les centres de mise à mort pour y être assassinée. Allant à l'encontre de la volonté des autorités nazies de garder le secret sur le processus de mise à mort des Juifs d'Europe, cette première étape a été beaucoup documentée visuellement. Si beaucoup des images ont été prises par des photographes dépendant du département du ministère de la Propagande allemande, souvent mises en scène à dessein de propagande antisémite, d'autres ont été prises par des civils juif ou polonais, photographes amateurs ou professionnels. La diversité de cet ensemble photographique et de ses auteurs concourt à en faire un apport documentaire exceptionnel pour l'Histoire, en permettant de retracer les étapes de la vie dans les ghettos. La lecture de cet ensemble se doit d'être abordée avec précision et nuance, et amène à questionner l'ambiguïté qui parfois présida à leur réalisation.

L'exposition présente près de 500 photographies peu connues des ghettos. Issues de plusieurs collections réparties en Europe, en Amérique du Nord ou en Israël, elles ont été prises dans différents ghettos (plus de 400 ghettos existèrent). Parmi les fonds présentés, les photographies couleur ou noir et blanc des allemands Max Kirnberger, Willy Georg ou Heinrich Jöst, des photographes juifs Henryk Ross, Mendel Grossman ou George Kaddish. À travers une approche analytique et historique des photographies, il s'agit de retracer l'histoire de ce que furent l'enfermement et la mort lente de plusieurs centaines de milliers de Juifs dans les ghettos de 1939 à 1944.

3 QUESTIONS À DANIEL BLATMAN, COMMISSAIRE SCIENTIFIQUE

Vous êtes un spécialiste reconnu des ghettos. Quel rôle ont-ils joué dans la Solution finale ?

Lors de l'invasion du territoire polonais, les ghettos répondaient à une logique d'exclusion. Les territoires conquis devaient être germanisés, c'est à dire aryanisés : regrouper les Juifs et les empêcher de circuler était une étape indispensable à la « purification » des territoires. Sans que l'on sache alors trop quoi faire d'eux. Les autorités locales, tant au niveau des villes qu'à l'échelon régional, étaient plutôt embarrassées. Les Juifs ne devaient pas rester sur place, même enfermés, mais où les conduire ? La décision de la Solution finale allait modifier significativement la fonction des ghettos, en en faisant l'antichambre des camps d'extermination.

« Regard sur les ghettos » opère ce retour sur l'image, en dévoilant les contextes de prise de vue et en dressant le portrait et les motivations des photographes.

Daniel Blatman

1943, c'est la liquidation des ghettos, c'est aussi la création du Centre de documentation juive contemporaine. Qu'en retient l'historien que vous êtes ?

Il fallait une grande conscience historique pour prendre une telle initiative, à l'heure où la menace du présent atteignait son paroxysme. Mais la lucidité d'Isaac Shneersohn et de ses proches ne fut pas unique en Europe. Au même moment, un peu partout, et dans les ghettos notamment, des Juifs veillaient à collecter le maximum de témoignages sur leur quotidien, pour que les historiens et les opinions publiques puissent un jour s'en saisir et connaître la vérité sur cette période.

D'où la valeur des clichés pris clandestinement par les photographes juifs dans les ghettos ?

En confrontant ces images aux photographies de propagande ou aux clichés pris par des photographes amateurs allemands, une autre histoire de la vie des ghettos s'écrit. Les images ne sont jamais neutres. Elles racontent quelque chose. Or, les récits contenus dans les photographies d'un Mendel Grossman, d'un George Kadish, d'un Henryk Ross, sont fondamentaux. Que disent-ils, que montrent-ils ? Ils montrent les dernières heures de la vie d'un peuple. Outre les témoignages de souffrance et de destruction, les objectifs saisissent des scènes de vie familiale, des activités professionnelles et culturelles, des engagements politiques. De mon point de vue, l'importance historique de ces images réside dans leur propension à montrer le peuple juif comme un peuple vivant, c'est-à-dire comme des êtres de chair et de sang qui ont réellement existé. On prête trop souvent aux victimes de la Shoah un visage uniforme, désincarné. Ces photos montrent que la Shoah a détruit des individualités, des enfants, des hommes, des femmes, dans lesquels chacun peut se reconnaître. En cela, l'exposition délivre un message important aux générations nées après-guerre : chaque meurtre de masse est une tragédie concrète, réelle. Ce qui s'est passé durant la Shoah, mais aussi, plus tard, au Cambodge, en Bosnie, au Rwanda, est un fait d'histoire : ce n'est pas une abstraction.

3 QUESTIONS À SOPHIE NAGISCARDE ET MARIE-ÉDITH AGOSTINI, COMMISSAIRES GÉNÉRALES DE L'EXPOSITION

L'objectif de l'exposition sera atteint si les gens se disent « telle photo est prise par telle personne, pour telle raison et avec tel impact ».

Marie-Edith Agostini

Pourquoi aborder l'histoire des ghettos sous l'angle de la photographie ?

Sophie Nagiscarde : Les ghettos ont été beaucoup photographiés, par des personnes très différentes : photographes de propagande, photographes amateurs liés au régime nazi, photographes juifs. Ces photographies ont été largement diffusées, sans que l'on ne se soucie vraiment de savoir qui était derrière l'objectif. Or, c'est une donnée essentielle pour comprendre l'image, son discours sous-jacent, le sens des choses montrées. « Regard sur les ghettos » opère ce retour sur l'image, en dévoilant les contextes de prise de vue et en dressant le portrait et les motivations des photographes.

Comment s'est opéré le choix des images ?

Marie-Edith Agostini : Il n'a pas été simple, tant les fonds abondent aux quatre coins du monde. On estime entre 15 000 et 20 000 le nombre de photographies prises dans les ghettos – il en reste sans doute à découvrir. Nous avons donc choisi les photos pour la valeur historique de ce qu'elles montraient, et pour la manière dont elles le montraient. Avec une préoccupation forte : conduire le visiteur à se demander qui est derrière l'appareil, et que pense celui qui est devant. L'objectif de l'exposition sera atteint si les gens se disent « telle photo est prise par telle personne, pour telle raison et avec tel impact ».

En quoi « Regards sur les ghettos » répond aux missions du Mémorial ?

Sophie Nagiscarde : L'exposition aide tout d'abord à mieux connaître et mieux comprendre l'histoire des ghettos. Elle éclaire ensuite des préoccupations du présent à la lumière du passé : je pense à l'exigence des contemporains d'adopter une lecture critique de l'image. Enfin, l'exposition rappelle que la connaissance de l'histoire de la Shoah se construit à travers un faisceau de documents. Or, collecter ceux-ci, les croiser, les analyser, les présenter exigent du temps et beaucoup de moyens. Sans cela, la transmission de cette histoire resterait parcellaire. C'est pourquoi le soutien de tous les donateurs du Mémorial est toujours aussi crucial.

INTRODUCTION

La création de ghettos pour les Juifs d'Europe orientale n'est pas le résultat d'une politique planifiée à l'avance. Certes, dès la fin des années 1930, certains dirigeants nazis (Heydrich, Göring et Hess) se sont penchés sur la nécessité de séparer totalement les Juifs allemands du reste de la société, mais ces idées ont été immédiatement abandonnées. On pensait alors que l'opinion allemande n'accepterait pas l'idée de ghettos et que, de surcroît, cela serait techniquement irréalisable. Mais après l'invasion de la Pologne en 1939, des centaines de ghettos sont progressivement mis en place pour y concentrer les Juifs du pays et, à partir de 1941, les Juifs des territoires conquis en Union Soviétique.



Scène de rue, ghetto de Lodz.
Ca 1940-1944. Photo Walter Genewein.
© Musée Juif de Francfort.

Les Allemands ont assigné plusieurs objectifs à l'édification des ghettos : rompre tous liens sociaux entre les Juifs et les autres populations, limiter leurs lieux d'habitation, leur liberté de circulation et surtout, les isoler de leur environnement extérieur. Les ghettos constituent aussi un dispositif administratif qui permet de centraliser le recrutement des Juifs pour le travail forcé.

Les premières instructions transmises aux autorités d'occupation en Pologne visent à regrouper les Juifs dans des quartiers spéciaux ; il s'agit en règle générale des quartiers dans lesquels ils résident déjà. Les besoins spécifiques des autorités d'occupation et certaines nécessités locales entraînent par ailleurs la mise en place progressive de ghettos isolés dans différentes villes. De nombreux ghettos sont clos et entourés d'un mur d'enceinte. D'autres sont ouverts jusqu'à la proclamation du couvre-feu. Certains ghettos connaissent la famine, les maladies, et la mortalité élevée ; dans d'autres, la vie quotidienne se déroule de façon plus décente.

Le ghetto devient un cadre de vie forcé où les victimes sont innombrables du fait de la politique nazie, mais il est aussi un cadre de vie dynamique, au sein duquel les Juifs luttent pour leur existence et pour la conservation de leur culture, jusqu'à l'évacuation des ghettos vers les camps d'extermination, à partir du printemps 1942.



Mendel Grossman et l'un des albums photographiques produits dans le ghetto pour le Judenrat. Ghetto de Lodz, s.d.
Photo: Anonyme. © Yad Vashem.



Le photographe George Kadish.
Ghetto de Kaunas, 1942. Photo: Anonyme.
© Beit Hatfutsot Photo Archive, Tel Aviv, Zvi Kadushin Collection.



Henryk Ross dans le laboratoire photographique du ghetto.
Ghetto de Lodz, ca 1940 – 1944.
Photo: Anonyme.
Image tirée à partir du négatif original reproduit avec permission, 2013.
© Collection Art Gallery of Ontario, Toronto, Canada

LES PHOTOGRAPHES JUIFS DANS LES GHETTOS

Dans l'ensemble de l'Europe occupée, les nazis ordonnèrent aux Juifs de remettre leurs appareils photos. Le 8 décembre 1941, Chaïm Mordechaï Rumkowski, chef du conseil juif (*Judenrat*) du ghetto de Lodz, notifia au photographe Mendel Grossman : « Vous n'êtes pas autorisé à exercer votre profession pour des raisons privées... votre travail photographique ne peut s'étendre qu'aux activités pour lesquelles vous êtes employé, et les photographies d'ordre privé sont rigoureusement interdites. »

Cependant, en dépit de ces ordres, les Juifs européens continuèrent à prendre des photos de leur propre destruction tout au long des années d'occupation nazie. Ces photographies représentent d'innombrables activités cachées aux Allemands, notamment des actes de résistance, des scènes de la vie familiale et culturelle. Souvent prises en gros plan par des amis et des connaissances fiables, elles révèlent une profondeur d'émotions absente des scènes de foules anonymes. Comment ces photographies ont-elles survécu ? Certaines furent confiées à la garde d'amis chrétiens ; d'autres furent enfouies dans le sol et exhumées après la guerre, et une précieuse minorité fut cachée dans des semelles de chaussures et voyagèrent secrètement du ghetto au camp de concentration et des « Marches de la mort ».

Les photographies prises par des Juifs relèvent de deux catégories. **La première** est composée d'instantanés familiaux. Nombre de ces photographies ne pourraient être identifiées comme des photos du ghetto sans un brassard ou une étoile juive cousue sur une chemise. **Un second groupe de photographies** va bien au-delà de la description de la vie familiale et sont devenues intentionnellement des documents illustrés de l'histoire de la Shoah. **Mendel Grossman et Henryk Ross à Lodz, et George Kadish à Kaunas**, décidèrent chacun de témoigner de la destruction de leur communauté. Il s'agit de photographies clandestines d'arrestations et de déportations.

Mendel Grossman

Né en 1913 dans une famille hassidique, Mendel Grossman s'intéresse dès son enfance à la peinture et à la photographie. Employé comme photographe au département des statistiques dans le ghetto de Lodz, il documente clandestinement le sort des Juifs et de sa famille. Photographe au département des Statistiques du ghetto, son emploi lui fournit le matériel dont il a besoin. En 1944, peu avant la liquidation du ghetto, il parvient à cacher une boîte contenant ses négatifs. Déporté dans un camp de travail en Allemagne, il décède lors d'une « Marche de la mort » en 1945.

GHETTO DE LODZ

Création du ghetto : 1^{er} mai 1940.
Situé dans la région du *Reichsgau Wartheland*. Population du ghetto en mai 1940 : 165 000 personnes.
Principales déportations vers le camp de Chelmno.
Liquidation du ghetto en août 1944 avec la déportation vers Auschwitz des quelque 65 000 Juifs qui s'y trouvaient encore.



Enfants mangeant devant la fenêtre d'une cantine publique. Ghetto de Lodz, ca 1940-1944 . Photo: Mendel Grossman.
© Ghetto Fighters' House Museum.



Le chanteur de rue Jankel Herszkowicz dans le ghetto de Lodz, ca 1940-1944. Photographie de Mendel Grossman. © Ghetto Fighters' House Museum, Israël / Photo Archive.



Lors de l'action du couvre-feu, un policier Juif, venu prendre les enfants en bas âge, malmène une femme qui tente de s'opposer. Ghetto de Lodz, 10 septembre 1942. Photo: Mendel Grossman.
© Ghetto Fighters' House Museum.

Henryk Ross

Né en 1910, Henryk Ross est employé comme photographe au sein du département des Statistiques du conseil juif dans le ghetto de Lodz. À l'instar de Mendel Grossman, il prend clandestinement de très nombreuses photographies du ghetto, parallèlement à son activité officielle. Ses images en noir et blanc témoignent au plus près de l'existence quotidienne des Juifs de Lodz, de leurs souffrances mais aussi de leurs moments de joie. Il enterre ses négatifs et ses tirages peu avant la liquidation du ghetto, survit à la guerre avec son épouse et parvient à récupérer ses clichés après la prise de la ville par les forces soviétiques. Installé en Israël en 1950, il cesse son activité photographique mais témoigne de son expérience au procès Eichmann en 1961.

GHETTO DE LODZ



Des enfants jouent au gendarme et au voleur : le petit garçon à droite porte un déguisement de policier juif. Image tirée à partir du négatif original, reproduit avec permission, 2013. Photo: Henryk Ross. © Collection Art Gallery of Ontario, Toronto, Canada.



Petite fille dans un jardin. Ghetto de Lodz, ca. 1940-1944. Photo: Henryk Ross. Don anonyme 2006. Image tirée à partir du négatif original, reproduit avec permission, 2013.
© Collection Art Gallery of Ontario, Toronto, Canada.



Deux travailleurs du commando chargé de transporter les containers de matières fécales à l'extérieur du ghetto. Ghetto de Lodz, Pologne, ca. 1940-1944. Photo: Henryk Ross. Image tirée à partir du négatif original, reproduit avec permission, 2013.
© Collection Art Gallery of Ontario, Toronto, Canada.

George Kadish

Né Zvi Kadushin, George Kadish enseigne avant-guerre les sciences, les mathématiques au lycée juif de Kaunas en Lituanie. Photographe amateur – la conception et la fabrication d'appareils photographiques font partie de ses passe-temps – il continue à prendre des clichés après la conquête de sa ville par les troupes allemandes en juin 1941 et l'instauration du ghetto. Bravant les interdictions, il photographie tant des scènes de la vie quotidienne des Juifs que les déportations. Recherché par la Gestapo en raison de ses activités photographiques clandestines, il parvient à s'échapper du ghetto en mars 1944. Après-guerre, il retrouve les clichés et les négatifs qu'il avait enterrés sur place dans des bouteilles de lait et émigre aux États-Unis où il vit jusqu'à son décès en 1997. Après la guerre, Kadish s'exprimait au nom de nombreux photographes juifs lorsqu'il déclara « avoir ressenti le sentiment d'une injonction historique de porter les terribles événements du ghetto au monde extérieur, à nos enfants et aux générations à venir afin qu'ils sachent, concrètement, ce qui s'est passé à cette époque. »

GHETTO DE KAUNAS

Création du ghetto : août 1941.
Situé dans la région du
Reichskommissariat Ostland.
Population du ghetto à sa création :
29 760 personnes.
A l'été 1944 à l'approche de
l'Armée rouge, les 4 000
 survivants du ghetto sont
 transférés dans
 les camps de concentration de
 Stutthof, Dachau et Kaufering.



Quatre enfants juifs discutent dehors dans le ghetto de Kaunas. Ghetto de Kaunas, ca 1941-1944
Photo: George Kadish.
© United States Holocaust Memorial Museum

George Kadish a réalisé une image des pieds des deux garçons. Ce détail insiste sur leur dénuement.
Ghetto de Kaunas, 1941.
Photo : George Kadish.
© United States Holocaust Memorial Museum.



Les archives Ringelblum

« Sur la contrebande, on raconte des merveilles. On fait passer des produits alimentaires en grande quantité – et grâce aux gardiens des murailles justement, à travers les murailles, par les toits, par le cimetière juif, par les caves qui sont sous les maisons... »

Chaim A. Kaplan, novembre 1940. Il tint un journal dans le ghetto de Varsovie.

Les cahiers d'écolier sur lesquels il reportait les événements quotidiens ont été sortis à temps, juste avant la destruction complète du ghetto.

De 1940 à 1943, le ghetto de Varsovie est isolé du monde. Un groupe d'hommes et de femmes, rassemblés autour de l'historien Emmanuel Ringelblum, se désignant sous l'expression yiddish d'*Oyneg Shabbes* (« délice du shabbat »), mènent un patient et périlleux travail d'étude et de recueil d'informations sur le sort de la communauté juive au sein du ghetto et plus généralement dans les territoires occupés par les nazis. Soigneusement caché, puis partiellement retrouvé après-guerre dans les ruines du ghetto, ce témoignage unique est passé à la postérité sous le nom d'Archives Ringelblum.

Il s'agit, au total, de trois ensembles d'archives enterrés à des moments différents, manuscrits, textes dactylographiés, imprimés, polycopiés en yiddish, en hébreu, en polonais et en allemand, documents administratifs, et quelques photographies dont les auteurs restent inconnus.



Passage en contrebande de sacs de nourriture par-dessus le mur d'enceinte du ghetto. Ghetto de Varsovie, ca 1940-194. Photo : Anonyme, fonds Ringelblum. © Mémorial de la Shoah.

LES PHOTOGRAPHIES DE PROPAGANDE NAZIE

La plupart des photographies de ghetto furent prises par des membres d'unités militaires appelées Compagnies de propagande (PK).

Les ghettos de Pologne mobilisèrent l'attention de nombreux photographes de la propagande allemande. Ils avaient pour mission de recueillir des documents sur les ghettos et leurs habitants aux fins de la propagande allemande. La plupart des photographies de ghetto furent prises par des membres d'unités militaires appelées Compagnies de propagande (PK). Une section spéciale au sein du haut commandement de la Wehrmacht supervisait les PK et servait d'intermédiaire entre elles et le ministère de la Propagande.

En septembre 1940, deux photographes SS d'une PK se rendirent dans le ghetto de Lodz et prirent des photos dans les rues. En novembre 1940, des photos du ghetto de Lublin illustraient un article antisémite publié dans *Das Schwarze Korps*, sous le titre « *Le Juif dans son jus* ». Début 1941, nombre de photographes des PK apparurent dans les ghettos de la Pologne occupée car d'importantes forces militaires allemandes avaient été concentrées dans ce pays, dans le cadre des préparatifs de l'opération Barbarossa. Les PK comptaient dans leurs effectifs plusieurs éminents photographes civils qui, une fois enrôlés, avaient reçu un statut spécial de reporters militaires indépendants.

Les photos prises par les PK dans les ghettos au cours des six premiers mois de 1941 furent envoyées à la presse après le déclenchement de l'opération Barbarossa en vue d'étayer la propagande allemande antijuive et antibolchevique qui accompagnait les débuts de la campagne dans l'Est. L'usage le plus marquant des photos de ghettos à cette époque se manifeste dans un article intitulé « *Les Juifs entre eux* », publié le 24 juillet 1941 dans le *Berliner Illustrierte Zeitung*, journal populaire illustré. Il décrit la vie prétendument dégénérée des Juifs dans le ghetto de Varsovie.

« RÉVÉLER LE JUIF, LE GHETTO DANS L'OBJECTIF NAZI »



« Se débarrasser des ghettos »
Das Schwarze Korps, 2 mai 1940.
Collection particulière.

Les **photographies et films nazis** présentent les ghettos - que les autorités du Reich ont elles-mêmes érigés - en conservatoires de la hideur et de la maladie juive. Le journal de la SS, *Das Schwarze Korps* présente en mai 1940 des Juifs considérés comme emblématiques : de préférence laids, généralement marqués par la fatigue et les privations, corps et visages sont censés montrer et démontrer l'altérité absolue des Juifs. Les portraits en bas de page, pris en gros plan et de trois quarts, rappellent les photographies d'identité judiciaire. Le commentaire se livre à une expertise raciologique des spécimens présentés : le « mélange racial », affirme le texte, est « bien révélé » par « des traits négroïdes, ostiques et sémitiques », qui « montrent clairement » que l'on a ici affaire à des monstres esthétiques, mais aussi éthiques, car ces gens, lit-on, ont un « regard mauvais » qui « fuient tout face-à-face ».

Monstre biologique, il est, plus fondamentalement, un être de dissimulation permanente, mais « l'incorrupible objectif » de l'appareil photographique le met au jour. La propagande nazie ne cesse de claironner que le ghetto révèle le Juif tel qu'en lui-même, à l'état brut : voilà à quoi ressemblent les Juifs quand ils n'ont pas taillé leur barbe et troqué leur caftan pour un costume de ville.

Deux ans plus tard, la *Berliner Illustrierte Zeitung*, renommée pour ses photographies, présente deux autres caractères majeurs des Juifs inventés par le discours nazi, et censés être révélés par le ghetto.

Les Juifs, tout d'abord, seraient des êtres **dangereux, car égoïstes** : quand ils sont privés d'ennemis extérieurs, ils se dévorent entre eux, comme les rats, répète Hitler dans *Mein Kampf* et dans ses propos privés. Preuve en est, disent les nazis, que dans l'espace confiné du ghetto, **les Juifs ne font preuve d'aucune solidarité « de race »** : pendant que les uns mènent grande vie et grand train, jouent aux cartes, dînent copieusement, dansent et boivent du champagne, les autres



« Les Juifs entre eux »
Berliner Illustrierte Zeitung, 24 juillet 1941.
 Collection particulière

meurent d'inanition. La brutalité juive est dénoncée par la juxtaposition des images, par des textes explicites (« Les pauvres meurent de faim, les riches se gobergent ») et par des **misés en scène choquantes – un couple d'élégants sort d'un spectacle pendant que, sur le trottoir, agonise un jeune homme.**

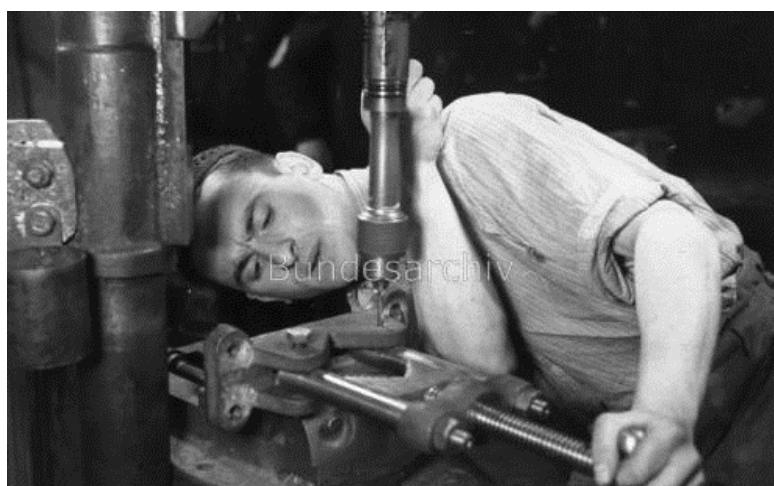
Dangereux pour eux-mêmes, les Juifs sont dangereux tout court. La première page du « reportage » est composée de trois images qui délivrent un terrible message : si les Juifs sont enfermés derrière de hauts murs, si on a aménagé des passerelles pour que leur chemin ne croise jamais celui des non-Juifs, c'est parce qu'ils sont **malades et infectieux**. Un visage apparaît au hublot d'une porte, barrée d'un panneau qui indique : « Typhus ! Entrée et sortie rigoureusement interdites ». Les ghettos, affirme la propagande nazie, ne sont pas des prisons, mais des zones de quarantaine pour isoler la maladie juive.

Ludwig Knobloch

Ludwig Knobloch est photographe dans la *Propagandekompanie 689* et travaille aux côtés d'Albert Cusian. Les clichés qui lui sont crédités documentent la vie du ghetto, ses principales institutions – à commencer par la police juive – et sont souvent conformes aux visées antisémites de la propagande nazie, illustrant notamment des situations humiliantes pour les Juifs ou insistant sur les inégalités entre les « nantis » du ghetto et le reste de la population.

GHETTO DE VARSOVIE

Le plus grand ghetto édifié par les nazis en novembre 1940 sur le territoire du Gouvernement général (*Generalgouvernement*) dans le cadre de l'organisation mise en place en 1939 par les Allemands sur le territoire de la Pologne occupée. Il rassemblera jusqu'à 450 000 Juifs. Le 22 juillet 1942, les Allemands commencent l'évacuation des Juifs du ghetto qu'ils envoient à leur mort au camp d'extermination de Treblinka. Le ghetto est définitivement liquidé après la répression de la grande révolte d'avril-mai 1943.



L'atelier de serrurerie, Ghetto de Varsovie, mai 1941. Photo: Ludwig Knobloch, PK 689. © Bundesarchiv, Bild 1011-134-0769-11.



ci-contre
« Les Juifs entre eux »
Berliner Illustrierte Zeitung, 13 janvier 1944.
Collection particulière.

à droite :
Entrée de l'immeuble
du Judenrat. Ghetto
de Varsovie, mai 1941.
Photo: Ludwig Knobloch,
PK 689. © Bundesarchiv,
Bild 1011-134-0792-22.



Albert Cusian

Albert Cusian appartient à la *Propagandakompanie 689*. Il photographie abondamment le **ghetto de Varsovie** au printemps 1941 en compagnie de son collègue Ludwig Knobloch avec lequel il partage les crédits de plusieurs clichés (au nombre de 720, leurs photographies sont aujourd'hui conservées au Bundesarchiv à Coblenche). Interviewé à la fin des années 1960 par un journaliste du *Sunday Times* de Londres, Cusian aurait affirmé être l'auteur du célèbre cliché pris lors de l'insurrection du ghetto de Varsovie et représentant l'arrestation d'un groupe de Juifs dont se détache un petit garçon les bras en l'air, sans que cette déclaration puisse être formellement confirmée ou infirmée.



Corps sur les voies du tramway, l'indifférence de la foule est mise en scène par le photographe. Ghetto de Varsovie, été 1941.
Photo: Albert Cusian, PK 689. © Bundesarchiv, Bild 101I-134-0780-10.



Zermin

On sait peu de choses de Zermin, membre de la *Propagandakompanie 689* tout comme Cusian et Knobloch, si ce n'est qu'il a photographié le ghetto de Varsovie, ainsi que celui de Lodz en 1941. Ses clichés sont aujourd'hui conservés aux Archives fédérales allemandes.

Deux ouvriers juifs travaillent à la confection d'uniformes militaires pour l'armée allemande. Ghetto de Lodz, 1941. Photo: Zermin.
© Bundesarchiv, Bild 101I-133-0719-06

SOLDATS ALLEMANDS : DES PHOTOGRAPHES AMATEURS

Il existait, d'une certaine manière, un véritable tourisme photographique chez les soldats allemands dans ces ghettos, et nous devons à leur curiosité un certain nombre de photos.

Walter Genewein

Originaire de Salzbourg et membre du NSDAP (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei), Walter Genewein est placé à la tête du département des Finances au sein de l'administration allemande du ghetto de Lodz. Photographe amateur, il prend jusqu'en août 1944 de nombreux clichés en couleurs du ghetto avec un Movex 12 confisqué à un Juif, notamment en vue d'une exposition conçue par le chef de l'administration allemande du ghetto mais qui ne fut jamais montée. Ses images documentent principalement les activités économiques du ghetto mises au crédit de l'occupant allemand tout en ignorant ostensiblement les souffrances de ses habitants. Dénoncé en 1947 à la police autrichienne, Genewein n'est finalement pas poursuivi pour son activité pendant la guerre. Ce n'est qu'en 1987 que ses nombreux clichés sont retrouvés dans un album de diapositives vendu à un libraire viennois par le compagnon de Genewein après le décès de ce dernier.

GHETTO DE LODZ



Le pont enjambant la rue Zgierska, place Koscielny. Ghetto de Lodz, 1941. Photo: Walter Genewein. © United States Holocaust Memorial Museum.



Scène de rue dans le ghetto. Ghetto de Lodz, ca 1940-1944. Photo: Walter Genewein. © United States Holocaust Memorial Museum.

Willy Georg

Photographe professionnel né en 1911 et originaire de Münster, Willy Georg est opérateur radio dans la Wehrmacht. Basé à Varsovie, il pénètre avec l'autorisation de son supérieur dans le ghetto de la ville au mois de juin 1941 et y photographie avec une réelle empathie de nombreuses scènes de rue. Appréhendé par la police allemande qui lui confisque son Leica et la pellicule qu'il renferme – photographier les ghettos sans supervision est alors une pratique interdite aux soldats allemands – Georg parvient néanmoins en les dissimulant à conserver quatre pellicules. Ce n'est qu'au début des années 1990 que son fils fait don de ces précieux clichés à Rafael F. Scharf qui en publie une sélection dans *In the Warsaw Ghetto* paru en 1995. Ces photographies sont aujourd'hui conservées au London Jewish Cultural Centre (LJCC).

GHETTO DE VARSOVIE



Portrait d'une femme portant un brassard. Ghetto de Varsovie, été 1941. Photo: Willy Georg. © United States Holocaust Memorial Museum.



Un couple âgé vendant quelques effets. Ghetto de Varsovie, été 1941. Photo: Willy Georg. © United States Holocaust Memorial Museum.



Enfants trainant dans la rue, en arrière-plan l'enseigne de blanchisserie. Ghetto de Varsovie, 19 septembre 1941. Photo: Heinrich Jöst. © United States Holocaust Memorial Museum.

Heinrich Jöst

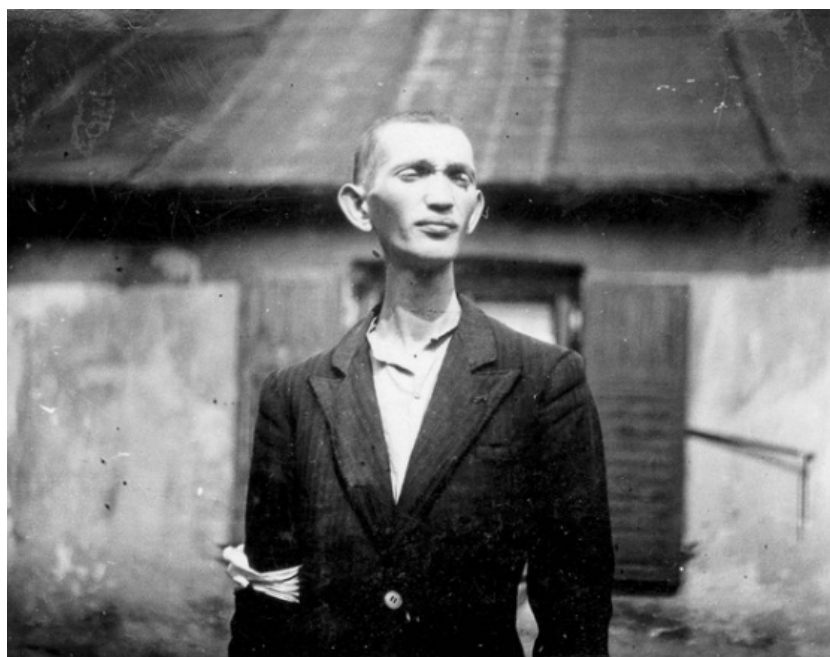
Sergent de la Wehrmacht basé en Pologne près de Varsovie, Heinrich Jöst – un hôtelier originaire de Langenlonsheim (Palatinat) né en 1898 – se rend dans le ghetto de la ville en septembre 1941, selon certains grâce à une permission spéciale accordée à l'occasion de son anniversaire, selon d'autres sans y avoir été autorisé, et y prend près de 140 photographies avec son Rolleiflex. Il a expliqué après-guerre que ce sont les corps entassés à l'entrée du ghetto qui l'ont incité à aller voir de ses propres yeux ce qui s'y passait. Il fallut plus de quarante ans pour que Jöst révèle l'existence de ses photographies marquées par leur sens du détail et les confie en novembre 1982 au journaliste Günther Schwarzborg du magazine *Stern*.

Heinrich Moepken

Heinrich Moepken est un policier allemand en poste en Pologne et au sujet duquel on sait peu de choses. C'est néanmoins à lui que sont attribués les clichés retrouvés dans un album de 32 pages documentant le sort des Juifs de Szydlowiec – une ville située dans le district de Kielce –, de la vie quotidienne dans le ghetto à sa liquidation en septembre 1942, suivie du pillage par la population locale des biens appartenant aux Juifs déportés à Treblinka.

GHETTO DE SZYDLOWIEC

Petite ville de la région de Kielce, faisant partie du Gouvernement général mis en place par les Allemands. Le ghetto est constitué en décembre 1941. Il s'étend sur près d'un quart des rues de la ville, mais n'est pas clos. En 1941, plus de 10 000 Juifs y résident. L'extermination des Juifs de Szydlowiec débute le 23 septembre 1942. Les habitants du ghetto sont regroupés sur la place de la ville puis conduits à la gare d'où ils sont envoyés au centre de mise à mort de Treblinka.



Jeune homme juif portant un brassard. Ghetto de Szydlowiec, 1942.
Photo: Heinrich Moepken. © Yad Vashem.



Déportation des Juifs du ghetto. Ghetto de Szydlowiec, 1942. Photo: Heinrich Moepken.
© Yad Vashem.



Déportation des Juifs du ghetto. Ghetto de Szydlowiec, 1942.
Photo: Heinrich Moepken. © Yad Vashem.

Hugo Jaeger

Photojournaliste reconnu avant-guerre, Hugo Jaeger photographie Hitler depuis 1936 lors de ses déplacements mais également dans son intimité. Incorporé au début de la guerre en tant que réserviste dans les unités de propagande de la Wehrmacht, sa notoriété lui assure un statut spécial : relativement libre de ses mouvements, il dispose en outre d'un appareil stéréoscopique et de films en couleurs. Il en fait notamment usage pour photographier la population juive à Kutno à la fin de l'année 1939 et à Varsovie en 1940.

Contrastant avec l'antisémitisme qui transpire dans bien des clichés de propagande, Jaeger instaure une certaine intimité avec les personnes qu'il photographie et auxquelles il arrache souvent un sourire. Ce n'est qu'en 1955 que Jaeger récupère les photographies qu'il avait enterrées en 1945 dans des pots de verre aux abords de Munich. Vendus par leur auteur au magazine *Life* en 1965, ces clichés ne sont rendus publics qu'en 2009.

GHETTO DE KUTNO

Ville moyenne de Pologne occidentale, faisant partie de la région Hohensalza dans le *Reichsgau Wartheland*.

Le ghetto est créé à la mi-juin 1940, cerné de barbelés et de miradors. Il doit permettre le regroupement des Juifs jusqu'au moment de leur expulsion de ce territoire annexé au Reich.

Dès les premiers temps, quelque 7 000 Juifs de la ville y sont entassés, sans véritable toit au-dessus de leurs têtes, nombre d'entre eux vivent dans des tentes ou des refuges improvisés.

Le ghetto est liquidé fin mars-début avril 1942, quand ses habitants sont envoyés au camp d'extermination de Chelmno.



Ghetto de Kutno, 1er avril 1940. Photo: Hugo Jaeger.
© Getty Images

Max Kirnberger

Né en 1902 en Bavière, Max Kirnberger exerce avant-guerre les fonctions de professeur dans une école pour malentendants à Straubing et se passionne pour la photographie en amateur. Officier de la Wehrmacht pendant la guerre, il se rend entre 1939 et 1941 à **Lublin, Zamosc, Izbica Lubelska et Rzeszow** et y prend à titre personnel, avec son propre appareil, de nombreux clichés en couleur de la population juive, avant de quitter le front pour raisons médicales en 1942. Kirnberger meurt en 1983 et c'est sa fille qui confie ses 490 négatifs datant de la période 1937-1941 – parmi lesquels 70 relatifs au ghetto de Lublin – au Deutsches Historisches Museum à Berlin.

GHETTO DE LUBLIN

Quand éclate la Seconde Guerre mondiale près de 40 000 Juifs vivent à Lublin, soit environ 1/3 des habitants de la ville. Les portes du ghetto se referment le 24 avril 1941, 34 149 Juifs y sont confinés. Le ghetto n'est clôturé et entouré de barbelés qu'à la fin 1941. En 1942, les Juifs de Lublin sont les premiers à être envoyés à la mort, dans le cadre de l'*Aktion Reinhardt*. Dans la nuit du 16 mars, les SS et des gardiens ukrainiens encerclent le ghetto et, le lendemain, des convois de Juifs prennent la direction du centre de mise à mort de Belzec. En l'espace d'un mois, près de 30 000 Juifs du ghetto sont ainsi envoyés à l'extermination.



Jeune homme avec un brassard à l'étoile de David dans le quartier juif de Lublin. Ghetto de Lublin. 1940. M. Kirnberger. © Deutsches Historisches Museum, Berlin.

L'AUTHENTICITÉ

DES IMAGES

L'authenticité est le maître mot de la photographie moderne du XX^e siècle. Lorsqu'on regarde des photographies du ghetto, l'émergence de l'authenticité doit beaucoup à l'aspect technique des images : elles sont soit en noir et blanc, granuleuses, plus ou moins floues, avec un horizon en diagonale, soit en couleur, prises en plein soleil, et bien cadrées. Mais toutes ces images rendent compte authentiquement, sous une forme ou sous une autre, de ce qui se passait devant l'appareil, en dépit de l'intention du photographe.

Pour une large part, la mélancolie qui se dégage d'une exposition de photographies du ghetto se fonde sur l'hypothèse que les récits en images sont différents pour chaque œil qui les regarde, en fonction des connaissances et de la mémoire de l'observateur.

En matière d'authenticité des photographies de ghettos, plus importante est la question du traitement des images a posteriori. **Des pellicules couleur furent données à titre d'accessoire à de nombreux soldats pour qu'ils conservent des traces de leur vie**, et en général, pendant toute la guerre, elles furent vendues à des prix inférieurs à leur coût de production dans le cadre de la propagande. Mais le **développement couleur** devait être réalisé soit par la société Agfa à Wolfen, soit par l'un des rares laboratoires officiellement habilités à le faire ; il n'existait pas de chambre noire privée pour effectuer un tel travail. Les photographes des PK pouvaient soit développer leur pellicules **en noir et blanc** dans leurs camions et dans les chambres d'hôtel, soit utiliser les chambres noires existant dans les grandes villes, principalement en s'emparant des studios photos de professionnels. Les photographes des PK devaient remettre leurs photos aux bureaux de censure, ce qui ne signifiait pas grand-chose : étant donné que tous les appareils photos 35 mm utilisés à des fins militaires ne disposaient pas de chargeurs standardisés comme aujourd'hui, les pellicules étaient découpées dans de grandes bobines produits par l'industrie photographique (250 m). **Ainsi, chaque photographe des PK pouvait produire, pour son usage personnel, de petites bobines de pellicules qui ne parvinrent jamais aux administrations** – il s'agit des productions prétendument sauvées au péril de leur vie. Ces

pellicules étaient faciles à développer chez soi ou même conservées jusqu'aux prochains congés ; il n'y avait aucun problème à s'en occuper quelques mois plus tard. **À cet égard, il n'existe pas de différence dans le traitement des photographies que ce soit par les membres des PK ou par les soldats à titre individuel comme Max Kirnberger et consorts.**

Certes, les cas des photographes juifs Mendel Grossman et Henryk Ross sont autres, mais pas autant qu'on aurait pu s'y attendre. Le *Judenrat* du ghetto de Lodz leur fournit exactement le même équipement que celui dont disposait une unité de PK : des appareils photos et pellicules 35 mm, un agrandisseur professionnel, un équipement de chambre noire et le matériel nécessaire à un spécialiste de la photographie. Ils purent ainsi produire leurs propres albums qui remportèrent un tel succès que leur production dut être réduite au bout d'un moment. **Bien évidemment, ces images rendent compte de la réalité de façon plus authentique que les scènes prises par les soldats, administrateurs et amateurs allemands, mais elles ne pouvaient pas non plus tout dire.**

AUTOUR DE L'EXPOSITION

publication

Catalogue de l'exposition

(éd. Mémorial de la Shoah, 2013).

En vente à la librairie du Mémorial de la Shoah ou sur

<http://librairie.memorialdelashoah.org>

regards-ghettos.memorialdelashoah.org

En ligne dès le 13 novembre 2013, le mini-site internet regards-ghettos.memorialdelashoah.org, complémentaire de l'exposition, présente une centaine de photographies, des analyses d'images et des repères historiques.

visites guidées

Visites guidées gratuites de l'exposition pour les individuels les jeudis 21 novembre, 5 et 19 décembre 2013 de 19 h 30 à 21 h, sans réservation préalable. Les visites guidées sont proposées sur demande aux groupes.

Tarif : 49 €

Renseignements et réservation :

Tél. : 01 53 01 17 86

cycle de rencontres et de projections

du 14 novembre 2013 à septembre 2014

Ce cycle de films et rencontres revient sur l'ambiguïté du contexte des prises de vue et sur la personnalité des auteurs amateurs ou professionnels, clandestins ou de propagande.

jeudi 14 novembre 2013 > 19 h

rencontre

Photographier les ghettos : entre propagande et témoignage pour l'Histoire

La diversité de cet ensemble photographique et de ses auteurs constitue un apport documentaire exceptionnel. Réalisées entre 1940 et 1943 dans de grands et petits ghettos, elles en restituent les conditions de survie et de mort. Elles donnent un visage aux disparus, et peuvent témoigner d'une résistance.

En présence de **Daniel Blatman**, historien, professeur, Université hébraïque de Jérusalem et Institut du judaïsme contemporain, et **Judith Cohen**, directrice des collections photographiques, à l'United States Holocaust Memorial Museum, Washington.

Animée par **Antoine de Baecque**, historien et journaliste.

Entrée libre sur réservation.

dimanche 24 novembre 2013 > 15 h

projection

Quand les nazis filmaient le ghetto (A Film Unfinished)

de Yaël Hersonski

(Israël, documentaire, 87 min, 2010, Belfilms, vf)

Yaël Hersonski analyse les images filmées par les services de propagande nazis dans le ghetto de Varsovie. Découvert après la guerre, ce film inachevé, sans bande-son, devint rapidement, en dépit de sa vraie nature, un document de référence pour ceux qui recherchaient des images du ghetto. La découverte tardive de bobines manquantes permit enfin de lire clairement les manipulations de la vérité opérées pendant le tournage de ces scènes de la « vie quotidienne du ghetto ».

En présence de **Johann Chapoutot**, historien, maître de conférences, université Pierre-Mendès-France, Grenoble 2.

Tarifs : 5 euros / 3 euros.

dimanche 19 janvier 2014 > 14 h

rencontre

Les photographes juifs du ghetto de Lodz : Henryk Ross et Mendel Grossman

Parmi les photographes du Judenrat du ghetto de Lodz, deux personnalités se distinguent : Henryk Ross et Mendel Grossman. Leurs images clandestines, composées essentiellement d'instantanés familiaux et de témoignages de la destruction de leur communauté, ont été réalisées parallèlement à leurs activités officielles dans le but de documenter pour l'Histoire les conditions de vie dans le ghetto.

En présence de **Maia-Mari Sutnik**, conservateur, Photography and Special Projects, Art Gallery of Ontario, et **Janina Struk**, journaliste, photographe, auteur.

Tarifs : 5 euros / 3 euros.

projection

> 16 h 30

Le Ghetto de Lodz

de Kathryn Taverna et Alan Adelso

(France, documentaire, 98 mn, Filmedia, 2013)

Le ghetto de Lodz, créé en 1940, fut rapidement transformé en centre industriel pour l'approvisionnement en équipements et fournitures de l'Allemagne nazie ; il subsista jusqu'en août 1944, date à laquelle la population survivant encore fut déportée à Auschwitz. Ce film est constitué des témoignages écrits, journaux intimes et multiples documents photographiques cachés par les habitants du ghetto.

Animée par **Jean-Yves Potel**, correspondant du Mémorial de la Shoah en Pologne.

Tarifs : 5 euros / 3 euros.

dimanche 9 mars 2014

rencontres

en partenariat avec le Goethe Institut

> 14 h 30

Chercheurs d'images

Les soldats allemands ont, pendant la Seconde Guerre mondiale, réalisé de nombreux albums photographiques. Nostalgiques du IIIe Reich et chercheurs tentent de les localiser et de racheter ces images à des fins diamétralement opposées.

Leur identification est ensuite un enjeu d'importance pour les historiens, en particulier pour faire face aux débats qu'elles soulèvent au sein de la société contemporaine.

En présence de **Carole Lemee**, anthropologue, université de Bordeaux 2, **Gueorgui Chepelev**, historien, département d'études slaves, université Paris 8, **Rolf Sachsse**, professeur à l'Institut d'histoire du design et de la théorie médiatique à l'Académie des beaux-arts de la Sarre (HBKsaar), et **Lutz Ellrich**, Institut d'études filmiques, théâtrales et médias, département de philosophie, université de Cologne.

Animée par **Sophie Nagiscarde**, responsable du service des Activités culturelles, Mémorial de la Shoah.

Tarifs : 5 euros / 3 euros.

> 17 h

Autour des photographies de propagande prises par les nazis

Indissociable de l'idéologie nazie, la photographie fut l'un des instruments favoris de la propagande pour glorifier le peuple allemand et stigmatiser le Juif. Quel est-il ce Juif vu à travers l'objectif des caméras allemandes ? Quelles que furent les conditions de réalisation, de circulation et d'interprétation de ces images, elles concoururent notamment à préparer l'opinion à la phase de destruction des Juifs d'Europe.

En présence de **Rolf Sachsse**, et **Hanno Loewy**, directeur du Jewish Museum Hohenems, Autriche.

Animée par **Christian Delage**, historien et réalisateur, directeur de l'IHTP.

Tarifs : 5 euros / 3 euros.

visites guidées pour les scolaires

Pour les élèves de la Seconde à la Terminale
Visites sur demande auprès du service pédagogique.

Durée : 2 heures

Tél. : 01 53 01 17 26 du lundi au vendredi de 9 h 30 à 13 h.

INFORMATIONS PRATIQUES

Mémorial de la Shoah

17, rue Geoffroy-l'Asnier 75004 Paris
Tél. : 01 42 77 44 72 Fax : 01 53 01 17 44
www.memorialdelashoah.org
contact@memorialdelashoah.org

Ouverture

Tous les jours sauf le samedi, de 10 h à 18 h, et le jeudi jusqu'à 22 h.

Accès

Métro : Saint-Paul ou Hôtel-de-Ville (ligne 1), Pont-Marie (ligne 7)
Bus : 96, 69, 76, 67, Balabus
Parcs de stationnement :
Baudoyer, place Baudoyer ;
Lobau, rue Lobau
Facilités d'accès pour le public handicapé.

Tarifs :

Exposition : entrée libre
Musée : entrée libre

Retrouvez le Mémorial de la Shoah sur



Le Mémorial de la Shoah est partenaire agréé du ministère de l'Éducation.

Il bénéficie du soutien permanent de :

- la Fondation pour la Mémoire de la Shoah,
- la Mairie de Paris,
- le Conseil régional d'Île-de-France,
- la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France, ministère de la Culture et de la Communication,
- le ministère de l'Éducation nationale
- la Fondation philanthropique Edmond J. Safra,
- SNCF-principale entreprise partenaire.